

Aux sources de l'islamo-gauchisme

Pour l'historien*, le goût de la violence et la haine du christianisme expliquent la fascination d'une partie de la gauche pour l'islam radical. L'essayiste médite aussi sur la disparition du silence dans la société contemporaine.

Jacques Julliard

Fascination pour la violence

Il y a un problème de l'islamo-gauchisme. Pourquoi et comment une poignée d'intellectuels d'extrême gauche, peu nombreux mais très influents dans les médias et dans la mouvance des droits de l'homme, ont-ils imposé une véritable sanctuarisation de l'islam dans l'espace politique français ? Oui, pourquoi ces intellectuels, pour la plupart agnostiques et libertaires, se sont-ils brusquement pris de passion pour la religion la plus fermée, la plus identitaire, et, dans sa version islamiste, la plus guerrière et la plus violente à la surface du globe ? Pourquoi cette étrange intimidation, parée des plumes de la morale ? Pourquoi ne peut-on plus parler de l'islam qu'en présence de son avocat ?

Le résultat est stupéfiant, aberrant. On vient en effet d'assister, en l'espace de deux ou trois ans, à la plus incroyable inversion de presque tous les signes distinctifs de la gauche, ceux dans lesquels traditionnellement elle se reconnaît et on la reconnaît.

Au premier rang d'entre eux, la laïcité. Longtemps, elle fut pour elle le marqueur par excellence pour s'opposer à la droite.

Or voici que brusquement, elle est devenue suspecte à une partie de l'extrême gauche intellectuelle, qui a repris sans vergogne à son compte les errances de Nicolas Sarkozy sur la prétendue « laïcité ouverte ». Car la laïcité de papa, dès lors qu'elle s'applique à l'islam, et non plus au seul catholicisme, apparaît soudain intolérante, voire réactionnaire. Pis que cela, elle charrierait avec elle de vagues relents de revanche catholique ! Depuis que l'Église s'y est ralliée, elle serait devenue infréquentable !

Or la République à son tour est devenue suspecte. N'a-t-elle pas une connotation presque identitaire, « souchienne » disent les plus exaltés, pour ne pas dire raciste ? N'est-elle pas le dernier rempart de l'universalisme occidental contre l'affirmation bruyante de toutes les minorités ? N'est-elle pas fondée sur ce qui rapproche les hommes plutôt que sur ce qui les distingue ? Un crime majeur aux yeux des communautaristes.

Il ne reste plus qu'à faire entrer le dernier suspect : c'est le peuple lui-même ! N'est-ce pas Frédéric Lordon, un des porte-parole des Nuits debout (2 000 participants) qui attribue à son mouvement le mérite d'avoir « lavé » la place de la République de ses passions tristes, la commémoration officielle, la panique (un million de personnes) ? Tout est dit, tout est enfin avoué. La récusation du peuple par les bobos, qu'ils soient modérés, façon Terra Nova, ou extrémistes, façon islamo-gauchiste, est un fait politique de grande importance, propre à transformer, selon le mot lumineux de Léon Blum, un parti de classe en parti de déclassés.

Il y a quelque chose d'insolite dans le néocléralisme musulman qui s'est emparé d'une frange de l'intelligentsia. Parce que l'islam est le parti des pauvres, comme ils le prétendent ? Je ne crois pas un instant à ce changement de prolétariat. Du reste, allez donc voir en Arabie saoudite si l'islam est la religion des pauvres. Je constate plutôt que l'islamo-gauchisme est né du jour où l'islamisme est devenu le vecteur du terrorisme aveugle et de l'égorgeage.

Pourquoi cette conversion ? Parce que l'intelligentsia est devenue, depuis le début du XXe siècle, le vrai parti de la violence. Si elle préfère la Révolution à la réforme, ce n'est pas en dépit mais à cause de la violence. Sartre déplorait que la Révolution française n'ait pas assez guillotiné. Et si je devais établir la liste des intellectuels français qui ont adhéré au XXe siècle, les uns à la violence fasciste, les autres à la violence communiste, cette page n'y suffirait pas. Je préfère citer les noms des quelques-uns qui ont toujours témoigné pour la démocratie et sauvé l'honneur de la profession : Camus, Mauriac, Aron. Il doit y en avoir quelques autres. Je laisse le soin aux psychologues et aux psychanalystes de rechercher, dans je ne sais quel réflexe de compensation, une explication de cette attirance des hommes de plume et de parole pour le sang, en un mot de leur préférence pour la violence.

L'autre explication, je l'ai déjà suggéré, c'est ce qu'il faut bien appeler la haine du christianisme. Il est singulier de voir ces âmes sensibles s'angoisser des progrès de la prétendue « islamophobie », qui n'a jamais fait un mort, hormis les guerres que se font les musulmans entre eux, quand les persécutions dont sont victimes par milliers les chrétiens à travers le monde ne leur arrachent pas un soupir. Singulier que le geste prophétique du pape François, ramenant symboliquement de Lesbos trois familles de migrants musulmans, ne leur ait pas tiré un seul applaudissement. Ils ont abandonné la laïcité, mais ils ont conservé l'anticléralisme. Pis, l'antichristianisme.

Quant à moi, qui continue de croire plus que jamais à la République, au peuple, à la laïcité, au Sermon sur la montagne, je ne laisserai jamais dire que cette gauche-là représente la gauche.

Les voix du silence

L'avez-vous remarqué ? La minute de silence est en voie de disparition. Dans les stades, pour saluer un grand disparu, on lui substitue désormais une minute d'applaudissements.

À la sortie de l'église, à l'italienne, on applaudit le cercueil en l'honneur du défunt. Et depuis longtemps, dans les ascenseurs, on joue du Vivaldi.

Le monde moderne ne supporte plus le silence. Une minute, c'est déjà de trop. Le secret de Big Brother, c'est de ne jamais nous laisser un instant seuls avec nous-mêmes.

C'est dire à quel point est bien venue cette Histoire du silence, qui vient de paraître chez Albin Michel. Son auteur, Alain Corbin, est aujourd'hui avec Michel Pastoureau l'un des historiens que je lis avec le plus de plaisir. Ce dernier s'est fait l'historien du sensible, les couleurs, les animaux, avec toute la symbolique qui va avec, tandis que le premier s'est fait celui de l'indicible, les odeurs, les sons, les désirs. Dans un parcours en forme d'inventaire, il énumère les diverses postures du silence, avant qu'au milieu du XXe siècle, on le décrète hors la loi. À grand renfort de citations des écrivains, des philosophes, des mystiques, Corbin montre que le silence est la condition du spirituel sous toutes ses formes. Toutes les grandes aventures de l'esprit supposent le silence, la création romanesque, la poésie, la philosophie, la rencontre avec Dieu. Et, plus prosaïquement, l'éducation. Le grand naufrage de l'École correspond au moment où on l'a transformée en une immense parlerie où la raison et l'opinion, l'intelligence et la bêtise, le savoir et l'ignorance sont placés à armes égales.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France (1977), Roland Barthes avait, si l'on peut dire, fait grand bruit en affirmant que la langue est fasciste, car elle est l'exercice d'un pouvoir. Non : ce n'est pas la langue qui est fasciste, c'est le bruit, car il est conçu, sous la plupart de ses formes modernes, comme le moyen de nous étourdir et de nous empêcher de penser. C'est pourquoi le combat pour le silence est aujourd'hui une des formes les plus nécessaires de résistance à la bêtise et à l'embrigadement.

Lire, écrire, réfléchir, regarder un tableau, écouter de la musique, manger et non pas bouffer, converser et non pas bavarder, tout cela suppose le silence. La démocratie elle-même le requiert : silence de la journée sans campagne qui précède le vote, silence de l'isoloir, conversation à bas bruit des bureaux de vote. Voici un signe qui ne trompe pas : seuls les amis et les amants peuvent demeurer ensemble sans parler. Ils ont même besoin de se taire ensemble ou de murmurer avec Paul-Jean Toulet dans les Alysamps : « Parle tout bas si c'est d'amour/Au bord des tombes. »

Qu'il soit religieux, poétique, musical ou amoureux, le silence n'est pas que l'absence de bruit. Il est le climat délicieux de la liberté.

*Éditorialiste de l'hebdomadaire Marianne